

► furent emmenés par des groupes autochtones vers ce qui est aujourd'hui le Texas. Leurs ravisseurs étaient certains que ces étrangers savaient guérir les maladies, et Álgar Núñez Cabeza de Vaca et son groupe devinrent très célèbres grâce aux cérémonies de guérison qu'ils inventèrent. Lorsque les Espagnols s'échappèrent et réussirent à gagner le Mexique, les nombreux peuples autochtones qu'ils rencontrèrent en chemin leur réclamèrent d'exercer sur eux leurs talents de guérisseurs. De même, au milieu du XIX^e siècle, un chef sioux oglala de l'Ouest américain, qui avait été blessé, demanda à sa captive, une jeune pionnière nommée Fanny Kelly, de le soigner parce qu'il croyait que le contact d'une femme blanche le guérirait. Et on pense que dans le nord-est de l'Amérique du Nord, ce sont les captifs hurons qui ont introduit chez leurs ravisseurs iroquois la société des Faux Visages, une association de guérisseurs organisant des rituels curatifs pendant lesquels des masques de bois sont utilisés (*photographie ci-contre*).

SYMBOLES DE STATUT

La découverte peut-être la plus surprenante que j'aie faite pendant mes recherches est que les captifs étaient pour leurs ravisseurs une source importante de pouvoir politique. Dans une petite société, le pouvoir découle du nombre de partisans contrôlés par un meneur. En général, la plupart sont ses parents. Involontairement, les captifs augmentaient significativement le nombre des partisans non apparentés de certains personnages dominants qui les avaient capturés, améliorant ainsi leur statut social. Les femmes captives en âge de procréer permettaient par ailleurs aux chefs ou aux hommes désirant s'élever socialement d'accroître la taille de leur famille ou le nombre de leurs partisans, sans pour autant être contraints à un mariage traditionnel avec dot à verser à la belle-famille. Et par leur simple présence, les captifs créaient instantanément de l'inégalité au sein de la société : en tant que membres les plus méprisés et marginalisés du groupe, ils élevaient *de facto* la position sociale de tous ses autres membres.

Dans la plupart des petites sociétés que j'ai examinées, les hommes gagnaient du prestige par leurs succès guerriers. Les captifs étaient la meilleure preuve de succès. Chez les Kalinagos, par exemple, un homme ne pouvait faire un mariage dans une famille de haut rang que s'il triomphait à la guerre, ce qui impliquait de prendre des captifs. De même, les jeunes Iroquois ne pouvaient espérer devenir chef ou faire un bon mariage s'ils n'étaient pas de bons guerriers, ce qui, de nouveau, signifiait prendre des captifs. Dans ces anciennes sociétés du nord-est de l'Amérique, les



hommes profitaient de la cérémonie du calumet, un rituel destiné à nouer des alliances, afin de vanter leurs exploits en tant que guerriers et ravisseurs. Chacun racontait les batailles auxquelles il avait participé et les captifs réduits en esclavage. De même, dans les chefferies philippines du XII^e au XVI^e siècles, les guerriers qui capturaient le plus de prisonniers lors des raids et rapportaient le plus gros butin obtenaient le statut le plus élevé. Ils aspiraient aux succès des guerriers mythiques, dont les pouvoirs surnaturels leur permettaient de vaincre leurs ennemis et de faire fuir leurs peuples.

Les maîtres augmentaient aussi leur statut social par la démonstration publique de leur pouvoir sur leurs esclaves. Les disparités frappantes entre captifs et maîtres renforçaient constamment le rang de ces derniers dans la vie quotidienne. En ce sens, être d'un statut social élevé impliquait non seulement d'être un maître et de disposer d'un serviteur, mais aussi d'un public témoin de cette domination. Orlando Patterson a ainsi souligné que le culte de la chevalerie du sud des États-Unis, dans lequel on mettait en exergue l'« honneur » des hommes du Sud, n'a été possible que grâce au contraste existant entre les puissants individus blancs (propriétaires d'esclaves ou pas) et les esclaves noirs dénués de pouvoir et à leurs yeux « sans honneur ».

On retrouve des dynamiques comparables dans les sociétés de faibles effectifs. Dans les

L'usage de masques de bois (*ci-dessus l'un d'entre eux*) lors de rituels curatifs aurait été introduit dans la société iroquoise par les captifs pris chez les Hurons, un peuple rival. Il constitue donc un exemple d'influence culturelle des captifs sur leur société d'adoption. Les captifs étaient cependant avant tout asservis et mis au travail, comme l'illustre cette statuette (*ci-contre*) provenant d'une société de la côte nord-ouest de l'Amérique du Nord.



sociétés amérindiennes de la côte du nord-ouest par exemple, les «titulaires», c'est-à-dire les hommes éminents, affichaient leur prestige à travers leurs relations quotidiennes avec leurs esclaves. Ne travaillant pratiquement jamais, ils ne faisaient qu'administrer, organisant par exemple les cérémonies. Leurs femmes et filles ne travaillaient pas non plus; elles étaient suivies partout par des esclaves, qui allaient chercher du bois et de l'eau, cuisinaient, portaient tout fardeau et surveillaient les enfants.

Chez les Conibos, les captifs pouvaient aussi devenir des serviteurs – c'est-à-dire les domestiques d'individus ou de familles de haut rang – dont ils élevaient encore plus le statut social. De même, les Makús captifs des

Tukanos orientaux installés dans le bassin du Río Vaupés, en Amazonie (un affluent du Río Negro de Colombie et du Brésil), s'occupaient des besoins personnels de leur maître et de son épouse. Ils tenaient le grand cigare rituel quand leur maître fumait et, selon Fernando Santos Granero, anthropologue à l'Institut smithsonien de recherche tropicale au Panamá, certaines captives allaitaient même les bébés de leur maîtresse. Pour autant, les Tucanos n'avaient que mépris pour les Makús. Les hommes prenaient les femmes makúes comme concubines, mais n'auraient jamais envisagé d'en épouser une.

BÂTISSEURS DE FORTUNE

Des chercheurs ont avancé que dans les petites sociétés, les esclaves n'étaient que des symboles de prestige sans véritable rôle économique. Ils ont mis en évidence un fort contraste entre ce type d'esclavage et l'esclavage à grande échelle, dont l'impact économique est évident dans l'histoire récente: ce sont par exemple les esclaves africains qui ont produit la richesse du sud des États-Unis, moteur du développement économique américain au XIX^e siècle. Toutefois, les groupes que j'ai étudiés suggèrent au contraire que dans les petites sociétés, ce sont bien les captifs qui enclenchèrent le processus de création de la richesse, du rang social et des inégalités, qui préfigurait les retombées économiques des systèmes esclavagistes à grande échelle instaurés dans la Rome antique, dans les États du sud des États-Unis ou ailleurs.

Pour qu'ils leur restent loyaux, les dirigeants devaient récompenser leurs partisans. Leur pouvoir était donc lié à leur capacité de contrôler et de fournir de la nourriture ou des biens pour commercer. Dans les petites sociétés, pour obtenir les excédents dont il avait besoin pour conquérir des partisans et les retenir, un chef aspirant se tournait en général vers les membres de sa famille, mais ces derniers pouvaient refuser de l'aider... Impuissants, les captifs, eux, ne refusaient pas.

Les exemples précoloniaux de l'impact économique des captifs abondent dans la littérature. Prenons l'exemple des chefferies du XVI^e siècle dans le Valle del Cauca, en Colombie, qui étaient constamment en guerre. Les premiers Espagnols venus sur place – des soldats et des prêtres – rapportèrent que les vainqueurs faisaient des centaines de captifs. Ils en sacrifiaient quelques-uns mais en gardaient bien plus comme esclaves, ce qui permettait à leurs maîtres d'augmenter considérablement leur production agricole. En Amérique du Nord, sur la côte nord-ouest, le saumon était l'aliment de base de nombreux groupes. Comme il n'était disponible dans la nature qu'à >

certains moments de l'année, il fallait le conserver et le stocker. Les tribus considéraient que le travail de préparation du saumon en vue de sa conservation incombait aux femmes. Toutefois, elles confiaient aussi cette tâche à des esclaves des deux sexes, créant ainsi des excédents de saumon séché. Autre exemple : au cours du siècle précédant l'arrivée des Européens, nombre d'Amérindiens des Grandes Plaines se sont enrichis par la production et le commerce de vêtements et de peaux de bison richement travaillées. Leur fabrication requérait une abondante main-d'œuvre féminine. L'archéologue Judith Habicht-Mauche, de l'université de Californie à Santa Cruz, a découvert que les Indiens des plaines capturaient des femmes issues des cultures villageoises pueblo afin d'augmenter le nombre de leurs épouses. Des restes de poterie fabriquée dans les plaines par des techniques associées à la culture pueblo permettent de suivre à la trace ces femmes capturées. La coopération entre de nombreuses épouses pouvait doubler la production de peaux de bisons et accroître considérablement la richesse et le statut d'un homme, a souligné Judith Habicht-Mauche.

Les ressources produites par les captifs permettaient aux chefs et à ceux qui aspiraient à le devenir de contourner leurs obligations à l'égard de leurs parents de façon à consolider leur pouvoir social et économique. Aux Philippines, les femmes captives produisaient de la nourriture, des textiles ou de la poterie. Les chefs utilisaient les biens excédentaires pour organiser des fêtes et convaincre ainsi les guerriers de les suivre, de se battre pour eux, ce qui faisait grossir leurs armées, pendant que les chefs aspirants bâtissaient leur fortune en faisant commerce de biens à travers toute l'Asie du Sud-Est.

Les Conibos du Pérou avaient une façon similaire de convertir les biens excédentaires résultant du travail des captifs en pouvoir et en statut : ils rivalisaient dans l'organisation de fêtes. Selon l'archéologue Warren DeBoer, du Queens College, à New York, spécialiste du peuple conibo, il était important pour les Conibos ambitieux d'avoir de nombreuses femmes au travail pendant la fête. Tant les épouses traditionnelles que les captives concubines cultivaient le manioc et le brasaient pour obtenir l'aliment central de ces agapes : la bière. Plus un homme avait de femmes – et les raids sur les petits villages de la haute vallée en assuraient un apport régulier – plus la production familiale de bière augmentait. Plus un homme offrait de bière, plus ses festins étaient grands et plus son prestige augmentait. Il semble que cette dynamique était profondément enracinée : la découverte de céramiques du premier

millénaire servant au brassage, au stockage et à la consommation de bière suggère que ce type de fêtes et les captives qui les rendaient possibles étaient déjà un phénomène répandu chez les ancêtres préhistoriques des Conibos et dans d'autres sociétés anciennes.

LES CAPTIFS INCARNAIENT LA RICHESSE

Les captifs ne produisaient pas seulement de la richesse, mais l'incarnaient directement. Presque toutes les petites sociétés que j'ai étudiées ont donné, échangé ou vendu des personnes capturées. Comme c'était le cas dans le système esclavagiste mis en place dans le sud des États-Unis, ces personnes de bas statut social étaient des biens de prestige, souvent les plus précieux de ce que possédaient les hommes. Sur la côte nord-est de l'Amérique du Nord, les groupes amérindiens

ESCLAVES, DÉPENDANTS ET NAISSANCE DES PREMIERS ÉTATS

Catherine Cameron veut montrer dans son article que les captifs ont joué un rôle dans la naissance de sociétés étatiques. Elle souligne pour cela leur contribution à l'émergence des inégalités sociales au sein des petites sociétés. Pour autant, on peut penser que dans ces tribus, des chefs rivaux se surveillaient les uns les autres et que, de façon générale, le tissu social avait une résistance naturelle à l'appropriation de l'essentiel du pouvoir par un seul individu. Dès lors, comment certains chefs sont-ils parvenus à obtenir un pouvoir personnel exorbitant ?

En 2001, dans *L'esclave, la dette et le pouvoir*, l'anthropologue français Alain Testart, disparu en 2013, choisit une définition juridique de l'esclavage. « Ce n'est jamais le fait qui définit l'esclave, c'est le droit »,

écrit-il. Cela l'amène à distinguer entre les « sociétés esclavagistes », où le statut d'esclave tend à être définitif, et les « sociétés à esclavage », où il varie.

Dans deux livres publiés en 2004, *Les Morts d'accompagnement* et *L'Origine de l'État*, il propose une explication de la prise de tout le pouvoir par un individu dans une société à esclavage. À l'aide de nombreuses données ethnographiques, il montre que « les fidélités personnelles qui assurent le pouvoir sont aussi susceptibles d'y conduire ». Un futur despote doit en effet imposer son pouvoir (grâce à des guerriers fidèles), l'organiser (grâce à des clients fiables) et l'étendre (grâce à des clients nombreux). Il n'y parvient que s'il a multiplié les fidélités personnelles en créant de nombreux « dépendants ». L'esclavage de guerre est la première source de tels dépendants à laquelle on pense. Toutefois, bien d'autres mécanismes permettaient d'en produire : esclavage pour dette, pour racheter des membres de sa famille que l'on avait été contraint de vendre, voire « pacte de sang » et autres formes d'assermentation, etc., ce que Testart résume par la notion d'« esclavage interne ». Par définition, la vie même de ces dépendants était engagée jusqu'à la mort par la fidélité due à leur maître. Les obligations incontournables qui en résultaient sur le champ de bataille ou dans le service du maître auraient été la source du pouvoir nécessaire pour s'imposer au corps social. Testart a identifié trois strates concentriques de dépendants. C'est dans le « premier cercle », rassemblant les « amis jurés » et les « esclaves de la couronne », qu'il identifie les fidélités qui étaient sans doute cruciales dans la prise de pouvoir.

FRANÇOIS SAVATIER
Pour la Science